



GUILLAUME GUÉRAUD

LA DERNIÈRE ÉTAPE

LA
MANUF



LA DERNIÈRE ÉTAPE

GUILLAUME GUÉRAUD

LA DERNIÈRE ÉTAPE

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-183-6

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*merci à
Sam Peckinpah,
Cormac McCarthy,
et Johnnie To*

J'ai lu tant de livres que je n'ai plus grand-chose à apprendre. Et j'ai vu tant de films que plus rien ne peut me surprendre. Mais je ne sais pas comment tout a commencé. Aussi bien cette histoire que les précédentes. Leurs lignes se chevauchent jusqu'à se confondre, s'emmêlent et se répètent, avant de s'éparpiller dans l'oubli.

Toutes les histoires, les plus banales comme les plus bancales, sont nées en même temps que les mensonges. La mienne, je pourrais éventuellement en remonter le cours. En suivant mes propres traces, du moins celles que je n'ai pas effacées. Ou à l'aide de mes souvenirs flétris, les plus vifs étant les pires. Je pourrais ainsi cartographier mon sanglant et sinistre chemin, à la fois dans l'espace et dans le temps. Comme à peu près toutes les personnes à qui il reste un semblant de mémoire.

Mais il est impossible de jeter mes filets suffisamment loin pour tenter de justifier les actes dont

nous sommes tous coupables. Malgré les archives et les sciences modernes. Parce qu'avant les archives, avant même que les hommes se mettent à écrire, notre sang éclaboussait déjà la terre. La massue existait avant l'invention de la roue. Et avant la parole, il y a toujours eu les pleurs et les cris. Qui expriment sans doute nos seules vérités.

Une cartouche – calibre 12/76

Les plombs ont jailli du fusil sans faire le tri, aussi dispersés que les rayons du soleil mais encore plus éblouissants, dans la lumière de ce début d'après-midi déjà aveuglante, la terre claire et craquelée vibronnait de reflets abrasifs, le flic installé sur la terrasse, à trois enjambées du canon pointé vers lui, plissait les yeux malgré ses lunettes noires, aucun nuage dans le ciel, juste quelques brins de poussière en suspension, du pollen, des fragments d'herbe sèche et le poudroïement du sol, à peine perceptibles, bercés par des ondulations paresseuses, leur délicat mouvement aléatoire s'est rompu au moment de la déflagration, les microparticules qui flottaient à proximité du canon ont tressailli et aussitôt été emportées par l'onde de choc, c'était un fusil à canon scié, les plombs ont jailli en une gerbe foudroyante,

précédés ou poursuivis par une courte flamme et des nuées d'étincelles, le tireur portait lui aussi des lunettes de soleil, quiconque se serait trouvé ici à ce moment-là en aurait eu besoin pour se protéger les yeux face aux réverbérations incisives du ciel et de la terre, mais il n'y avait presque personne dehors, le flic montait seul la garde devant le troquet, il était jeune, probablement inexpérimenté, il venait de s'allumer une cigarette avec un briquet dont le gaz était en fin de course, une flamme chancelante incomparable avec celle qui a accompagné les plombs, le tireur avait scié le canon de son fusil pour ratisser large, pas besoin d'être précis, les plombs ont jailli en faisceau, semblables aux rais de lumière diffusés par un projecteur sur un écran, criblant la terrasse sans discernement, du plancher jusqu'à l'auvent, une cartouche de ce calibre contient une centaine de plombs, certains ont fait éclater le crépi de la façade, d'autres se sont plantés dans le bois de la table, deux ou trois ont tinté contre le cendrier en alu dans lequel reposait la cigarette du flic, le verre posé devant lui a volé en éclats et, avant que les glaçons à moitié fondus bondissent comme des frelons hors de leur essaim enfumé, des plombs ont déchiqueté le smartphone qu'il tenait dans sa main droite et la majorité d'entre eux lui ont creusé un trou de la taille d'un poing dans le thorax et lui ont perforé la mâchoire inférieure en brisant ses dents et, tandis

qu'un plomb solitaire finissait sa trajectoire dans un fourré de ronces à cinquante mètres de là, alors que la détonation s'évanouissait, le cendrier a dégringolé sur le plancher en tournoyant sur lui-même comme une pièce de monnaie.

Rien ne se passe. Slimane est coincé tout seul dans la bagnole en stationnement depuis 10 heures du matin. Attentif au moindre mouvement entre la route et cette putain de brasserie. Mais rien ne se passe.

Le soleil et la chaleur écrasent tout. Les pierres, la poussière, le goudron, la tôle, l'enseigne rouillée de *La Dernière Étape*, les rares broussailles. Un œuf pourrait frire aussi bien que dans une poêle, si on le cassait sur le sol de ce parking.

Slimane tripote son briquet. Slimane tripote son paquet de clopes. Slimane tripote la canette de soda qu'il a engloutie tout à l'heure avant qu'elle devienne brûlante. Il se demande combien de temps ça va durer.

Il a une vue imprenable sur la petite terrasse en bois de la brasserie. Sans presque avoir besoin de tourner la tête, il peut également jeter un œil sur la route. Tu parles d'un boulot. Il ne voit personne nulle part. Ni devant, ni derrière, ni au-delà. Ses doigts sont

même trop nombreux pour compter les véhicules qui ont jusqu'à présent traversé le secteur. Ça fait trois heures qu'il est là et absolument rien ne se passe.

Sa mission : observer-surveiller-prévenir. Observer les véhicules qui se pointent. Surveiller les occupants qui en descendent. Prévenir le Panda au cas où.

Le Panda, c'est le nom qu'il a donné au lieutenant Kang-ho, que tout le monde surnomme habituellement « le Kangourou ». Slimane l'appelle « le Panda » à cause des larges cernes noirs qui lui encerclent les yeux. La fatigue, peut-être. Ou autre chose. De toute façon, contrairement au kangourou, le panda est un animal qui correspond mieux aux origines asiatiques du lieutenant.

Ici, sous ce soleil étouffant, le paysage ressemble pourtant davantage au désert australien. *La Dernière Étape* est l'unique construction de ce coin paumé. Loin de la mer, loin de la ville, loin de tout. Il y a bien des sommets là-bas, que Slimane aperçoit à travers le pare-brise, mais ce ne sont que des rochers immobiles.

Neuf chances sur dix que cet établissement ne serve que de façade. Pour blanchir de l'argent ou quoi. Dans un endroit pareil, malgré le passage de quelques touristes en saison, c'est pas possible autrement.

Le lieutenant a abandonné Slimane sur le parking dès que le propriétaire et sa femme ont pointé leur nez ce matin. Avec cette consigne : « Tu restes là et tu ouvres l'œil. Je veux que tu me signales tout ce qui

roule, tout ce qui bouge, tout ce qui vole et même tout ce qui rampe. C'est clair ? Sois plus vigilant que jamais ! »

Sauf que Slimane se fait plus chier que jamais. Il tripote son pistolet. Il tripote son smartphone. Il tripote ses jumelles et ses lunettes de soleil. On pourrait croire qu'il est là depuis mille ans.

On lui a pourtant promis de l'action. Tu parles. Il commence à connaître le refrain bidon que les gradés chantonnent aux débutants de son espèce. Dix-huit mois qu'il est dans la police et il n'a encaissé que des insultes sans pouvoir dégainer. « Mais cette fois, c'est sérieux, alors fais gaffe ! » lui a assuré le Panda.

Soi-disant que le truand Karim Kazmir devrait rappliquer pour régler son compte au propriétaire des lieux. N'importe quoi. Si c'était vrai, vu la sale réputation de Kazmir, on aurait collé des équipes supplémentaires avec Slimane et le lieutenant pour surveiller le secteur. Parce que ce mec n'est pas un collégien. Il paraît que son casier judiciaire est aussi long que la série *Game of Thrones*.

Slimane rigole. Le nom de Kazmir l'a toujours fait marrer. Il imagine un Casimir en djellaba. Le portrait de ce bâtard, scotché sur le pare-soleil, est pourtant différent. C'est un mec au visage osseux dont les yeux sont enfoncés dans deux encoches taillées d'un coup de ciseau à bois. Il a l'air beaucoup moins sympa que

Casimir. « Ha ouais ? marmonne Slimane. Hé ben quand tu veux ! »

Mais le seul combat qu'il mène est contre la chaleur. Intenable à l'extérieur et insupportable sur son siège. Il est obligé d'allumer le moteur cinq minutes toutes les demi-heures pour enclencher la clim. C'est une occupation comme une autre.

Seules quatre autres voitures sont garées sur le parking. Toutes en règle, il a passé un appel pour vérifier les immatriculations, rien à signaler. Et leurs passagers ne semblaient représenter aucun danger. Un vieux type dans la première. Trois jeunes randonneurs dans la suivante. Un couple d'une quarantaine d'années, probablement illégitime, arrivé séparément dans les deux dernières.

Illégitime ou pas, Slimane s'en fout, mais ça lui a un peu mis la pression quand il a d'abord vu débarquer le mec dans une BM étincelante. D'autant plus que ce mec est resté un moment sur le parking. Mais fausse alerte. Il attendait juste une femme qui a déboulé au volant d'une Dacia. Sa maîtresse, apparemment, parce qu'ils se sont embrassés longuement avant de rentrer dans la brasserie. Tu parles d'un événement.

Tiens, les voilà justement qui ressortent, tous les deux. Et qui se cassent dans leurs bagnoles respectives. Pour aller baiser quelque part ou quoi. Il est 13 h 07. Slimane baille à s'en faire craquer la mâchoire.

Slimane tripote le pare-soleil. Slimane tripote la

boucle de son ceinturon. Slimane tripote l'emballage gras du sandwich qu'il n'a pas réussi à manger entièrement. Il aimerait bien se dégourdir les jambes et aller boire un verre frais en terrasse mais le lieutenant lui a interdit de quitter la bagnole.

Il aurait mieux fait de trouver une place à l'ombre. Sauf qu'il n'y a pas d'ombre dans ce putain de secteur. À part l'abri en tôle ondulée sous lequel est garé le pick-up du propriétaire, derrière l'établissement. Slimane est forcé de continuer à cramer ici.

Attention. 13 h 20 et voilà un camion. «Frigomax» inscrit sur sa remorque. Des produits surgelés ou des blocs de glace. Ça donne encore plus chaud à Slimane. Un routier en salopette claque la portière et se dirige vers la brasserie en s'épongeant le front.

Slimane passe un coup de fil au Panda pour le prévenir :

— Un chauffeur de camion vient d'arriver. Il ne ressemble pas du tout à Kazmir.

— Bien reçu ! répond son supérieur avant de raccrocher aussi sec.

Le routier disparaît à l'intérieur. Il va sûrement se rafraîchir et avaler un truc avant de reprendre la route. «Sandwiches – Hamburgers – Frites maison – Boissons» indique l'ardoise posée sur la terrasse.

Slimane rappelle le lieutenant pour se plaindre :

— J'ai soif...

— Qu'est-ce que je t'ai dit ?

— D'être vigilant.

— Et ?

— De rester là... soupire Slimane.

— Bien. C'est dans tes cordes ou c'est trop compliqué pour toi ?

— Ça va, lieutenant, vous emballez pas.

— Je m'emballe pas. Je te demande juste de patienter. Kazmir va peut-être se pointer.

Fin de la conversation. Le Panda est un flic de la vieille école. Vaut mieux éviter de le contredire. Même si tout lui donne tort.

Mais tiens. Voilà un nouveau véhicule. Une vieille Coccinelle à la peinture écaillée. Un homme seul. Qui regarde sa montre. Qui descend. Qui tord le rétroviseur extérieur pour se recoiffer approximativement avec les doigts. « Ça va, mec, t'es présentable... souffle Slimane. Et t'as pas la tronche de Kazmir. »

Le mec porte un bermuda et un tee-shirt. Pas le genre de fringues qu'on enfilerait pour dissimuler une arme. Slimane prévient malgré tout le Panda. Comme convenu. « Bien reçu », lui répète ce dernier. Tu parles d'un dialogue enrichissant.

Et Slimane attend. Encore. Il tripote le volant. Il tripote la clé de contact. Il tripote l'orientation de la clim vers le haut et vers le bas. Slimane aimerait se jeter dans un bac d'eau glacée.

Peut-être qu'une heure s'écoule. Non. Juste une demi-heure. Son portable indique 13 h 49. C'est

une mission plus chiantie que d'attendre un bus de banlieue après minuit.

Les trois jeunes randonneurs sortent de la brasserie à 13 h 57. Avec leur look de sportifs. Petits sacs à dos et chaussures de marche légères qui coûtent un bras. Ils grimpent dans leur bagnole. Ils prennent la direction des rochers au loin. Ils vont sûrement faire de l'escalade. Ou du canyoning. Ou va savoir. Slimane a encore plus soif.

Mais pas le temps de souffler, putain, les randonneurs sont à peine partis qu'une nouvelle voiture arrive. Sans déconner. Ça fait un peu trop d'animation d'un seul coup.

C'est une femme qui conduit. Elle sort de la voiture. Elle défroisse sa robe avec le revers des mains. Elle ouvre la portière arrière et une petite fille bondit sur le parking comme un chien fou. À pirouetter dans tous les sens. Jusque devant le capot de Slimane. Elle a sept ou huit ans. Des boucles blondes. Une robe pâle avec des fleurs de toutes les couleurs.

— Maya! l'appelle sa mère.

Slimane suppose que c'est la mère parce que, même si elle a de courts cheveux bruns à la place des longs cheveux clairs de la petite, elles se ressemblent. Sa fille la rejoint et lui prend la main. Elles se dirigent toutes les deux vers *La Dernière Étape*.

Il signale ça au Panda. « Bien reçu. » Et voilà. C'est tout. Plus rien ne bouge. À part ses paupières.

Ses yeux commencent à piquer. Sa tête commence à bourdonner. Sa gorge commence à se transformer en carton.

Il oriente ses jumelles vers les fenêtres de l'établissement pour savoir ce qui peut bien se passer à l'intérieur. Mais ça ne sert à rien. Les reflets du soleil l'empêchent de distinguer quoi que ce soit.

Slimane tripote la clim. Slimane tripote l'autoradio sans l'allumer. Slimane tripote quelques miettes répandues sur le siège. 14 h 34 maintenant. Rien à foutre. Il a trop chaud et il a trop soif, alors tant pis pour les consignes.

Il ouvre la portière et sort de la bagnole. La chaleur est si épaisse qu'il va devoir la franchir en effectuant des mouvements de brasse. Sans déconner. La terrasse est à une vingtaine de mètres. Personne en vue. Mais son smartphone vibre aussitôt.

— Qu'est-ce que tu fous ? aboie le lieutenant dans son oreille.

— J'ai absolument besoin d'un verre d'eau fraîche pour rester vigilant. Alors je vais le prendre sur la terrasse. Je surveillerai aussi bien de là-bas.

Slimane a déroulé sa réplique comme du papier à musique. Son supérieur encaisse et prend le temps de réfléchir. Slimane hésite entre la brasse et la nage indienne. Il avance sans savoir s'il aura assez de souffle.

— Je te donne cinq minutes... rumine le Panda.

— Avec des glaçons, s'il vous plaît ! lui commande Slimane.

Et il raccroche pour ne pas l'entendre râler.

L'ombre offerte par l'auvent de la terrasse ne lui procure aucune fraîcheur. Il choisit une table et s'assoit, dos à la façade de l'établissement, de façon à pouvoir observer facilement le parking et la route. Aucun danger ne semble envisageable.

La porte grince quand la femme du propriétaire lui amène un grand verre d'eau rempli de glaçons. Il la remercie. La porte grince de nouveau quand elle retourne à l'intérieur.

Slimane engloutit le verre d'un seul trait. Il manque de s'étrangler. Il hoquette et il tousse. Tu parles d'un moment de détente. Des flots de sueur lui dégringolent le long des sourcils. Il extrait un des glaçons restés au fond du verre pour se le passer sur le front et sur la nuque. Ça fait du bien. Il s'amuse à faire tinter les autres glaçons en secouant mollement le verre.

Et maintenant il s'allume une clope. Il bataille à plusieurs reprises avec son briquet pour y parvenir. Ça y est. La première bouffée l'apaise immédiatement.

Sauf que merde. Encore une autre bagnole. Slimane a le soleil dans les yeux mais il distingue deux personnes à l'intérieur. Deux hommes. Qui descendent. Le chauffeur d'abord et l'autre ensuite. Ils tournent le dos à Slimane. Sûrement pour échanger quelques mots. Et voilà. Ils viennent par ici.

Impossible de les identifier. Ils portent des lunettes noires et une casquette leur couvre le haut du visage. Rien de plus normal avec ce soleil. Sauf que ça sent pas bon. Et leurs vêtements sont suffisamment amples pour camoufler une arme. Ça pue carrément.

Slimane prévient le Panda.

— Kazmir ? demande le lieutenant.

— J'en sais rien... murmure-t-il d'un ton qui trahit son malaise.

— Reste calme... lui conseille le Panda. Contente-toi de faire le touriste en train de se prélasser... Je suis à la fenêtre, dans la diagonale, au-dessus de ton épaule droite...

Celui qui conduisait la bagnole avance dans l'alignement du soleil. Les contours de son visage et de sa silhouette sont auréolés de flou. L'autre se tient en retrait. Masqué par le premier.

Tu parles d'une situation merdique. Slimane raccroche et plisse les yeux. Il ne voit rien. Hormis la silhouette du premier qui grandit en approchant de la terrasse. Le mec est déjà là. Les deux pieds sur le plancher. Slimane le regarde en face. Ce n'est pas Kazmir.

Slimane penche la tête pour tenter de voir l'autre. Trop tard. Il voit seulement le canon scié du fusil que vient de faire jaillir le premier. Pointé droit vers lui. Slimane n'a pas le temps de réagir. Juste le temps de comprendre que c'est fini. Slimane est là. Il n'entend

LA DERNIÈRE ÉTAPE

même pas la déflagration qui lui arrache une main, le bas de la mâchoire, la moitié du thorax et la vie tout entière. Il n'est plus là.

Le premier coup de feu a résonné sans me surprendre. J'ai assisté à tant de batailles. J'ai participé à tant de fusillades. C'est un refrain que je connais par cœur.

Mon corps couvert de cicatrices s'est toujours accordé au rythme des déflagrations. Comme tout le monde. Parce que personne ne peut ignorer cette rengaine qui nous berce depuis l'invention de la poudre. Un simple mélange de salpêtre, de soufre et de charbon, dont le souffle a conquis la planète entière. Jusqu'à nous disperser dans les ténèbres. Auxquels je tends les bras avec désinvolture et un soupçon d'arrogance.

J'ai actionné tant d'armes. J'ai entendu tant de balles siffler. Je parvenais autrefois à identifier le modèle d'un pistolet et son calibre rien qu'à l'oreille. En fonction du bruit de la charge explosive et de la détonation produite par la compression de l'air autour de la balle. « Tac! » – « To! » Ces deux bruits

se confondent facilement, d'autant plus si le tireur est proche, mais je sais encore les différencier. Même si des acouphènes assiègent désormais mes tympans.

J'ai orchestré tant de fois cette partition que sa mélodie n'a plus de secret pour moi. Alors le premier coup de feu ne m'a pas étonné. Et les suivants, encore moins.

Deux balles – 9 mm Parabellum

La première a d'abord brisé le carreau de la fenêtre qui la séparait de l'extérieur, morcelant le verre comme un puzzle de grosses pièces coupantes, le lieutenant Kang-ho avait collé son P38 contre la vitre pour le stabiliser, le bout du canon carrément collé au carreau, il tenait le pistolet en position de visée, dans son poing gauche, sa main droite calée en dessous de façon à le maintenir fixe, le canon fermement dirigé vers la poitrine de l'homme qui était dehors, à pas plus de cinq mètres de distance, l'homme qui venait de tirer une puissante cartouche sur le jeune Slimane assis en terrasse, sans prévenir, la détonation de son vilain fusil ne résonnait déjà plus quand le lieutenant Kang-ho a pressé la détente de sa propre arme, les rares conversations avaient cessé mais un cendrier tournoyait en composant une curieuse

mélodie sur le plancher de la terrasse, le verre du carreau a immédiatement éclaté et la balle du pistolet a fendu l'air extérieur, une balle 9 mm Parabellum, classique, cœur de plomb chemisé de cuivre, réglementaire, dehors l'air était bien plus moite que l'air climatisé qui régnait dans la brasserie, mais la balle ne s'est pas souciée de ce brusque changement de température, elle a tracé sa trajectoire sans fléchir, à la vitesse de 350 mètres par seconde, la cible était à moins de cinq mètres alors même cligner d'un œil aurait pris dix fois plus de temps qu'il lui en a fallu pour couvrir cette distance, le canon du pistolet s'est légèrement relevé à cause du recul provoqué par la décharge, alors la première balle n'a pas atteint l'homme dans la poitrine, mais au niveau de la gorge, elle lui a déchiqueté la trachée et perforé le larynx, lui traversant le cou de part en part, poursuivant sa course derrière lui en tirant un singulier trait rouge dans son sillage, parsemant de gouttes sanglantes la terrasse et la terre poussiéreuse au-delà, les éclats de verre dégringolaient à peine de la fenêtre quand le lieutenant Kang-ho a appuyé une nouvelle fois sur la détente, rajustant sa visée d'un quart de poil et renforçant sa prise, la seconde balle a émietté les morceaux de verre encore en suspension et elle a fusé avant même que la vitre brisée ne s'égrène sur le sol, elle a creusé un incandescent chemin de fumée dans l'air et celle-là a atteint l'homme à l'endroit voulu,

LA DERNIÈRE ÉTAPE

en pleine poitrine, elle lui a perforé une côte et lui a transpercé le ventricule droit, avant de se ficher dans un cartilage costal proche de la colonne vertébrale, où elle s'est immobilisée en brûlant les chairs et les tissus qui l'entouraient.

Du même auteur

Dernier western, roman, Éditions du Rouergue, Coll. « La Brune », 2001

Je mourrai pas gibier, roman, Éditions du Rouergue, Coll. « doAdo Noir », 2005 Prix Sorcières 2007, catégorie Roman adolescent

Ça va mal finir, roman, Éditions Thierry Magnier, Coll. « Petite Poche », 2007

Baignade surveillée, Éditions du Rouergue, coll. « La Brune », 2013

Tintamarre, Sarbacane, 2015

Les héroïnes de cinéma sont plus courageuses que moi, Éditions du Rouergue, 2018

La face cachée du prince charmant, Guillaume Guéraud et Henri Meunier, Éditions du Rouergue, 2019

Vorace, Éditions du Rouergue, 2019

Un jour, avec Sébastien Mourrain, La Martinière jeunesse, 2019

Ma fabuleuse carte au trésor, avec Renaud Perrin, Seuil jeunesse, 2020

Les Trois enterrements de mon chien, Guillaume Guéraud, 2020

La princesse rebelle se dévoile, Guillaume Guéraud et Henri Meunier, Éditions du Rouergue, 2021

Rien nous appartient, Pocket jeunesse-PKJ, 2022

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

TOMEK GAYRAL
CORRECTION

ALICE MARTIN
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2025
IMPRIMÉ EN UE

